
Vincent DESCOMBES, 2013, *Les Embarras de l'identité*, Paris, Gallimard, « NRF Essais », 282 p.

Jocelyne Streiff-Fénart



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/2897>

DOI : 10.4000/ress.2897

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 27 novembre 2014

Pagination : 251-254

ISBN : 978-2-600-01866-1

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Jocelyne Streiff-Fénart, « Vincent DESCOMBES, 2013, *Les Embarras de l'identité*, Paris, Gallimard, « NRF Essais », 282 p. », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 52-2 | 2014, mis en ligne le 20 novembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/2897> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.2897>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Librairie Droz

Vincent DESCOMBES, 2013, *Les Embarras de l'identité*, Paris, Gallimard, « NRF Essais », 282 p.

Jocelyne Streiff-Fénart

- 1 Dès les premières pages, Vincent Descombes pointe l'essentiel des questions qui constituent l'énigme lexicale de l'identité et les embarras conceptuels qui en résultent. Comment le même terme peut-il désigner à la fois ce qui sert à identifier une personne dans sa singularité (déclinaison du nom propre, contrôle d'identité) et ce qu'elle partage avec d'autres (comme lorsqu'on parle d'identité nationale)? Comment concilier un premier sens, élémentaire, du mot identité énonçant un état objectif, littéral (l'assertion : c'est untel) et un second sens, que Descombes qualifie de moral, consistant à affirmer l'idée qu'on se fait de soi-même et dont on attend que les autres la respectent (la revendication d'être un X énoncée à la première personne) ?
- 2 C'est en se penchant sur ce deuxième sens du mot identité comme « identitaire » que Descombes débute son enquête (chap.1). L'histoire du terme lui-même, les significations qu'il a prises dans les sciences sociales américaines depuis son apparition dans les années 1950, permettent de remonter à la source des incohérences dans les usages contemporains du mot identité : on découvre peu à peu comment en passant du domaine de la philosophie au vocabulaire des sciences sociales (via la psychologie sociale eriksonienne et ses accointances avec l'anthropologie culturelle américaine), la question *Qui-suis-je ?* en est venue à combiner de façon ambiguë le sens vécu de la continuité du sujet et le sens normatif d'identification à des idéaux et modèles d'un groupe.
- 3 Ces contradictions tiennent-elles à l'usage abusif du mot identité lorsqu'on l'emploie dans le sens d'identité morale ? Ou sont-elles déjà contenues dans l'acception élémentaire du concept ? Le deuxième chapitre de l'ouvrage s'appuie sur les apports de la philosophie analytique du langage pour examiner les objections d'ordre physique ou logique de l'identité prise dans son sens primitif. Les choses, en particulier les artefacts (comme le vaisseau de Thésée) et les êtres vivants, étant soumises à changement au

cours du temps, comment dire qu'elles sont restées les mêmes (argument de la croissance) ? Cette objection peut être levée si l'on admet que l'identité (rester soi-même) ne se résume pas à la matérialité des corps. L'individuation diachronique peut être maintenue si on convient, suivant Wittgenstein, de passer du signe d'identité (=) à l'identité du signe (le nom propre). L'identité n'est pas alors à chercher dans une propriété substantielle de la chose mais dans le référent – de quoi cette chose est-elle le nom ? L'individuation qui permet d'affirmer que deux entités séparées dans le temps sont les mêmes dépend du type général de l'objet (un individu, un fleuve, une Nation) auquel on la réfère (ce que Descombes appelle la règle de Geach).

- 4 Là s'arrête le parallélisme entre les choses ou les animaux et les humains, ces derniers étant les seuls à se poser la question *Qui suis-je ?* C'est sur cette dimension auto-référentielle de l'identité que se fonde l'acceptation de l'identitaire, dans son sens subjectif (chap. 3) et collectif (chap. 4).
- 5 L'identité au sens identitaire est moderne ; elle n'a pu émerger que dans les sociétés complexes dans lesquelles les individus peuvent se rattacher à une multiplicité de groupes et elle a trouvé dans la communauté historique de la Nation la forme politique englobante compatible avec l'idéal d'autonomie de l'individu. Faisant largement référence à Louis Dumont et à Charles Taylor, Descombes souligne les liens entre cette nouvelle conception de l'identité et les progrès de l'individualisme comme idéologie normative détachant l'individu des liens sociaux de son milieu d'origine. L'identité moderne valorise l'autonomisation du Moi comme source morale, individualisée, de la valeur de l'individu en tant qu'être particulier. Son caractère subjectif, construit et réflexif, se manifeste par la crise d'identité, notamment aux passages des âges clés de la vie comme l'avait bien vu Erikson, mais aussi par le fait que l'identité y revêt une fonction expressive. Énoncer son identité (se présenter comme un X) revient simultanément à annoncer le sens d'une action et réciproquement l'action peut être vue comme le contenu pratique du choix d'identité opéré par le sujet.
- 6 S'agissant des identités collectives (chap. 4), au premier titre desquelles figure la Nation, Descombes observe qu'elles renvoient à des entités historiques, et à ce titre nécessairement changeantes et évolutives. Mais pour pouvoir retracer l'histoire de ces changements, il faut avoir préalablement posé l'identité d'une entité à laquelle les rapporter. On retrouve donc la question des critères d'identité, celle-là même, rappelle Descombes, posée par Aristote : l'Athènes des tyrans est-elle la même cité que l'Athènes démocratique, ou une autre cité qui lui a succédé sur le même lieu ? Pour que la cité d'Athènes reste la même à travers les changements de sa constitution il faut, dit Aristote, que les Athéniens eux-mêmes revendiquent au cours du temps leur appartenance à un Nous que représente la forme civique de communauté politique (la polis) opposé à des voisins dépréciés comme des peuplades (ethnies).
- 7 Bien que Descombes n'y fasse aucunement référence, ce point de vue philosophique sur les critères d'identité n'est pas sans rappeler les analyses des anthropologues et des sociologues qui ont problématisé l'identité en termes de frontières : l'identité collective se définit par ses limites qui impliquent une organisation des Nous et des Eux en termes de marqueurs contrastifs et de symbolismes culturels (voir notamment, F. Barth [ed.], 1969, *Ethnic groups and boundaries*, Georges Allen & Unwin, et M. Lamont, 2002, *La Dignité des travailleurs*, Presses de Science Po). La position de ces frontières et l'ordre normatif qui les soutient n'en sont pas moins l'objet de problématisation, de mise en débats, de crises, propices aux retours réflexifs sur soi et

au déploiement de jeux identitaires. Les immigrés et leurs descendant-e-s, figures par excellence du dilemme de l'identité, comme l'avait bien observé Erikson, sont rompus à ces arrangements rusés avec leurs traditions qui permettent de n'être plus le même (*idem*) tout en se reconnaissant soi-même (*ipse*). La situation d'incertitude que représente la migration appelle parfois chez eux le type de réponse que Descombes qualifie (p. 95) de « maladroite et intégriste » (l'affirmation de l'unicité de l'identité sous sa forme religieuse), on peut observer toutefois que, dans la plupart des cas, elle se résout par des combinatoires qui peuvent produire des effets paradoxaux, mais aussi des malentendus utiles, discrètement négociés (voir par exemple, N. Guénif-Souilamas, 2000, *Des Beurettes aux descendantes d'immigrants nord-africains*, Grasset ; C. Autant-Dorier, 2009, « Saisir les identités en mouvement : parenté et histoires de familles turques en migration », *Revue européenne des migrations internationales*, 25-3, p. 133-151 ; J. Streiff-Fénart, 1994, « Ruser avec la tradition. Le mariage dans les familles maghrébines en France », *Projet*, 239, p. 57-61).

- 8 Si l'on peut admettre avec Descombes que le langage de l'identité plurielle est « équivoque » (p. 237), on peut légitimement se demander si ce n'est pas ce caractère équivoque, autorisant une pluralité d'interprétations, qui est la condition du discours identitaire. Il ne s'agit pas ici de plaider pour des conceptions de l'identité (fluide, multiple, construite) que Rogers Brubaker et Frederick Cooper (cités par Descombes, p. 52 et suiv.) qualifient de « molles », mais de l'envisager à travers ses expressions, notamment discursives. Force est alors de constater que les prises d'identité des individus dans les nations modernes jouent de la pluralité des registres du Nous auxquels ils peuvent se référer pour marquer la différence avec les autres, pertinents dans un contexte donné.
- 9 On regrettera à ce propos que l'analyse subtile de Descombes ne réserve que peu de place aux effets de l'interaction sur la sémantique du Nous. Descombes ne l'envisage que sous l'angle des revendications d'identité (le droit à la différence, le multiculturalisme) en laissant dans l'ombre ce que ces revendications doivent aux assignations d'altérité par les majoritaires. Or l'identité ne se manifeste pas seulement comme demande de reconnaissance d'une spécificité, mais aussi comme maintien imposé de la différence. Dans les systèmes sociaux structurés par un rapport de pouvoir asymétrique, le pouvoir de nommer est inégalement réparti et les catégorisations qui visent les Autres minoritaires livrent simultanément des définitions du Nous majoritaire. Ce processus a été particulièrement mis en évidence dans l'étude du racisme tel que l'a problématisé Colette Guillaumin. Lorsqu'on l'envisage comme un rapport de position entre un majoritaire non marqué et un minoritaire marqué du sceau de la différence, la race en tant que signe de la différence non changeable, est le signe de l'identité du majoritaire (voir Colette Guillaumin, 2002, *L'Idéologie raciste*, Gallimard).
- 10 Le même type d'analyse peut s'appliquer à la catégorie de national. Analysant un corpus de lettres de lecteurs, Paul Wald a montré comment l'identité nationale se construit réflexivement à partir de la catégorisation de l'Autre que représente le Juif (voir P. Wald, 1994, « Juifs et Hongrois. Constitution discursive des catégories sociales dans un corpus de courrier des lecteurs », *Sociétés contemporaines*, 18-19, p. 101-119). Les catégories de Juif et de Hongrois peuvent tantôt se situer en opposition privative (l'ensemble Hongrois englobant une sous-catégorie de Juifs marquée par une origine étrangère), tantôt en relation d'équipollence (les Hongrois s'opposant aux Juifs comme

deux catégories mutuellement exclusives). Le choix de se situer dans l'une ou l'autre catégorie manifeste simultanément une option pour un système de rapports sociaux. Dans le contexte français actuel, la généralisation des désignations « issus de » (de l'immigration ou, selon une formulation récente et encore plus euphémisée, de la « diversité »), vient donner en creux la définition de ce qu'est un vrai français, un français prototypique, celui dont les caractères sont « non marqués » parce qu'homogènes au « Je » du sujet social. La Nation moderne constitue certes, comme y insiste Descombes, une forme politique englobante et indivisible, néanmoins sa position et ses limites, lorsqu'elle est actualisée dans les discours identitaires, sont plus ambiguës.

- 11 Ces remarques viennent souligner l'écart entre l'analyse grammaticale de l'identité telle que la propose Descombes et les enseignements empiriques tirés de l'observation de ses expressions en contexte. Questionnant la légitimité du concept, l'approche philosophique de Descombes vise à mettre en évidence des apories logiques dans la conception relativiste ou pluraliste de l'identité, là où les observations *in situ* des expressions de l'identité collective mettent plus l'accent sur les usages stratégiques, symboliques ou pragmatiques des références à des Nous et des Eux dans le cours des interactions sociales. Loin d'être un obstacle à la communication entre disciplines, la mise en perspective de ces différents points de vue invitent à considérer sous un angle nouveau des questions de société (sur le multiculturalisme, l'identité nationale, l'Europe) abordées généralement par la sociologie, l'anthropologie ou la science politique. De façon plus fondamentale, le détour par la philosophie permet d'enrichir par une argumentation complexe mais accessible aux non philosophes, les débats sur les us et abus du constructivisme dans les sciences sociales, sur les pièges de l'anti-essentialisme ou sur les confusions entre groupes réels et groupes nominaux. C'est dire à quel point les pistes de réflexion proposées dans cet ouvrage offrent une réelle occasion de débat interdisciplinaire.

AUTEURS

JOCELYNE STREIFF-FÉNART

Université Nice Sophia Antipolis – URMIS / CNRS / IRD